

Bordeaux 14 & 15 octobre

Quelques remarques pour conclure

Simon Teuscher
Université de Zurich

Mes remarques sont peut-être trop teintées par ma perspective d'historien, et plus précisément, par ma perspective de spécialiste de l'histoire sociale. Tout d'abord, je ne peux pas m'empêcher de répéter mon *cetero censeo* lancé à la suite de plusieurs de mes interventions :

Si on veut établir des rapports entre des développements sociaux et des formes de listes, il faut davantage examiner les pratiques de leur rédaction et de leur utilisation.

Ces pratiques ont été systématiquement éclipsées par les recherches qui portaient des idées de Jack Goody. Selon son hypothèse (à la fois fructueuse et restreignante) c'était justement cette capacité des listes – à décontextualiser, voire à transmettre des informations d'un champ d'action à un autre – qui supportait des formes sociales complexes. Mais du même coup, les méthodes d'analyses de Goody séparaient davantage les listes de leurs contextes. Plutôt que de s'intéresser aux situations précises qui favorisaient la rédaction des listes, il supposait que celles-ci représentaient un outil tellement supérieur que leur adoption devait s'imposer à tout le monde. Et plutôt que d'examiner les manières précises d'utilisation des listes, il supposait que celles-ci marquaient un stade particulier dans une évolution de l'oral au scriptural, subi, tôt ou tard, par toutes les cultures. L'examen des pratiques d'utilisation des listes permet de les lier à des développements culturels sans avoir recours à de telles suppositions. Entre autres choses, il reste à expliquer pourquoi les administrations seigneuriales et princières médiévales ne commencèrent que très tardivement à se servir des techniques de la liste qui étaient connues depuis l'Antiquité. Les pistes de recherche s'appuyant sur Goody consistaient à se demander comment les listes avaient transformé les sociétés. Il est tout aussi urgent de s'interroger sur les transformations sociales (indiquées entre autres par de nouvelles pratiques) qui ont amené au besoin de dresser des listes, sans attribuer toutefois à un tel besoin une validité universelle.

Je me suis demandé s'il ne serait pas utile dans l'un ou l'autre cas d'analyser les listes par le biais des théories sur les médias et les médiatisations. Deux genres d'approches me semblent prometteurs : premièrement, celle des *media studies* dans la tradition de Marshall McLuhan («the media is the message») et celle de Friedrich Kittler selon laquelle la constitution des médias que nous choisissons d'utiliser conditionneraient les messages que nous pouvons transmettre ; deuxièmement, je pense aux théories du sociologue allemand Georg Simmel qui s'intéressait à la manière dont les relations sociales s'articulent par le biais des objets ou des choses sur lesquelles elles portent et par lesquelles elles sont rendues perceptibles. Simmel s'intéressait surtout aux transformations induites par le remplacement successif d'objets concrets (tels que les terres ou les fermes) par l'argent en tant que média autour duquel les relations humaines s'organisent. Les théories simmeliennes se prêtent également à se poser des questions sur les effets d'autres médiatisations permettant, à l'instar de l'argent des abstractions telles que la documentation écrite ou les listes qui stabilisaient des connexions, des obligations et des appartenances.

Examiner les listes en tant que média faciliterait une perspective comparative des possibilités et des contraintes liées à certains supports d'informations. Ainsi, on pourrait confronter le potentiel des listes avec des médias aussi divers que les rosaires, les phrases mnémotechniques, les textes continus, les tableaux, les quantifications etc. La notion de média attire l'attention sur les manières de transmettre des informations, les matérialités des supports, les mises en page, les dispositions graphiques et les potentiels de manutention. A mon avis, une comparaison des différentes formes de listes devraient avant tout systématiser l'analyse de ces éléments plutôt que de se concentrer sur les structures linguistiques de parataxe ou de co-énumération qui, comme nous ont montré les interventions de Catarina Donati et Martha Rust, s'avèrent être très fréquentes même en langue orale et à l'intérieur de textes courants qui sont loin de ce que nous comprenons normalement comme des listes.

Claude Levi Strauss se moquait de l'idée selon laquelle la dissémination de l'écrit avait favorisé la réflexion critique moderne : après l'invention de l'écriture, elle aurait été utilisée pendant des milliers d'années en premier lieu pour exercer et abuser du pouvoir, avant que les Lumières la mettent au service de la démystification et de la libération. De manière presque inverse, on pourrait se demander pourquoi les listes – utilisées si amplement depuis l'antiquité tardive dans l'exégèse de textes religieux, philosophiques et juridiques – ne furent découvertes par les administrateurs des pouvoirs séculiers qu'à la fin du Moyen Âge. Un des apports les plus surprenants de notre réunion me semble être qu'au Moyen Âge et contrairement à ce que prétendaient les pionniers de la recherche sur les listes, les innovations dans le champ de l'utilisation des listes ne se sont diffusées pas tant à partir de la fiscalité et de la redistribution de la plus-value qu'à partir de l'étude de textes canonisés, quelquefois en forme de véritables chassés-croisés entre textes et listes : des listes qui présentaient des extraits de textes et qui, quant à eux, devinrent des points de départ pour la rédaction de nouveaux textes. Il semble que ces listes ont joué un rôle central dans le remaniement de traditions textuelles. Dans ce domaine, une multitude de pratiques restent encore à découvrir.